

ennemis, j'abjure tout sentiment d'inimitié, et je pleure sur mon malheureux sort, en me recommandant à la pitié de mon fils. Sans doute il ne m'enverra pas la seule consolation qu'il me soit permis d'espérer avant ma mort. O mon fils! Je n'ai pu vivre sur le sol de la France; qu'il me soit permis au moins d'y mourir!

De voir de si... On voit assez que Marie de Médicis a intérêt à noter le caractère du grand Cardinal.

T.

ANALYSES PHILOSOPHIQUES.

[Suite]

L'ÂME.

La valeur nous détermine,
Non l'objet ni l'objet; je parle, je chériss.
Je suis en moi certain agent;
Tout tout dans ma machine.
A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même;
De tous ses mouvements c'est l'arbore sur même
Un esprit et en nous... [Lafontaine.]

Nous avons l'idée de l'âme, il est nécessaire que cette idée soit véritable: car il n'y a pas une seule idée fautive qui n'ait des éléments de vérité; la fausseté n'est que dans l'agrégation de ces éléments. Comment en effet l'idée de l'âme serait-elle entrée dans le monde, si elle n'avait pas sa réalité? Pour qu'elle fût une supposition, il faudrait que nous eussions eu de quoi la former avec les autres idées que nous avons déjà. Mais comment donc la matière peut-elle avoir l'idée d'une substance purement spirituelle? Pourrait-on, v. g., se former l'idée d'une troisième substance qui ne serait ni spirituelle, ni matérielle? non: pourquoi? parce que nous ne saurions où en prendre l'idée.

De plus l'idée de l'âme est universelle. On dit partout *mon âme, mon esprit* comme *mon pied, ma main*. Le sentiment, la pensée, le désir, la volonté, la simplicité d'être, qui sont les attributs essentiels de l'âme, ne peuvent appartenir en rien au corps, qui est matière. Je porte en moi un autre monde que le monde matériel, un monde intellectuel, où ma pensée se promène, s'enferme et s'élève, comme mon corps se promène et est enfermé dans la nature.

Ce n'est pas tout: le monde moral est un autre de mes domaines, dont le siège est la conscience. C'est là plus particulièrement que je sens la dignité de ma nature; là que je me sens maître, libre, responsable. . .

La sensibilité, l'intelligence, la conscience, voilà trois attributs principaux de mon être, qui n'appartiennent en rien à la matière.

«La matière, dit Frayssinous, est éten-

due, composée de parties placées les unes hors des autres. Or qui ne sent pas que la pensée est simple, sans parties distinctes? . . . La matière est figurée: elle a une forme et des couleurs. Or quelle figure donnez-vous à la pensée? Est-elle ronde ou carrée, oblique ou triangulaire? . . . La matière est divisible. La pensée au contraire est indivisible, elle est toute entière ou bien elle n'est pas: il est inouï qu'on prenne la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Voilà donc comme les propriétés les plus constantes, les plus universellement reconnues de la matière, sont en opposition manifeste avec celles de la pensée.»

ELEUTHERIUS.

Un jeune Wallisien qui, l'année dernière, se trouvait en France, où on l'avait transporté sur l'*Arche-d'Alliance*, afin de donner à ces pauvres Calédoniens une idée de la civilisation en Europe, écrivait la lettre suivante à Jacques son père et à sa mère Angélique. Cette lettre, écrite en langue du pays, a été traduite mot pour mot.

«Ceci est le livre écrit (la lettre) d'amitié, de moi, Salomon, à vous deux, Jacques et Angélique. Certainement je vous aime beaucoup. Vous qui m'aimez aussi, souvenez-vous de Dieu. Vous aimez Dieu et vous m'aimez; alors c'est bien pour vous et pour moi.

Je vais vous parler à présent de ce que j'ai vu en France.

Je suis monté d'abord dans un coin de terre qui s'appelle *Brest*; c'était le onzième jour de juillet de l'année 1849; et puis je suis allé au Havre. Le Havre, c'est un coin de terre où il y a beaucoup de grands bateaux qui trafiquent. Je suis demeuré dans ce port trois jours. Alors on a préparé un grand jour pour le grand chef français (Napoléon), qui allait venir au Havre voir ses soldats montés sur des chevaux. Et moi, j'étais beaucoup content. Ensuite tous les grands bateaux ont fait voir leurs drapeaux. Ensuite on a rempli le ventre de tous les gros fusils de terre (les canons), qui ont éclaté tous à la fois. Ensuite les soldats sont venus vite, vite, sur des chevaux; ils étaient dans de jolis sacs de fer [leurs cuirasses]. Ensuite le grand chef est venu au milieu. Les soldats qui étaient devant étaient un million [un grand nombre]. Ensuite on a fait éclater les gros fusils de terre jusqu'au soir.

Il a fait nuit; alors le grand chef français est allé dans son coin de terre, et moi je suis resté au Havre avec Marceau encore un autre dimanche. Ensuite nous sommes allés tous les deux dans le coin de terre du grand chef français: j'ai vu des

maisons et des églises tout-à-fait belles tout-à-fait belles. J'y suis resté deux dimanches. Alors Marceau est parti, et j'ai été seul dans le village du grand chef français. Ensuite Marceau m'a écrit d'aller vers lui; j'y suis allé tout seul dans une maison de feu (par le chemin de fer). Une maison de feu, c'est une chose bien jolie, qui va bien vite.

Moi je croyais que ceux qui demeurent vers la mer, c'était là tout les français; mais quand j'ai monté sur la grande terre, alors j'ai été sans parole en voyant toujours des hommes, toujours des hommes. Ensuite des jours froids sont venus, et j'ai vu une chose qui fait peur c'est l'eau qui est devenue dure comme les pierres; et j'ai marché sur cette eau dure.

C'est ici la fin de ce que je vous dis sur les choses que j'ai vues. Il y a encore beaucoup de choses; mais je vous les porterai afin que vous les connaissiez.

Jacques Angélique, si vous m'aimez tout-à-fait, priez Dieu qu'il me donne la sagesse et le bonheur. Aimez Dieu, aimez Marie qui est la vraie protectrice de ce monde et notre mère parfaite,

Salomon.

UN ARRACHEUR DE DENTS.

Un irlandais qui venait de se faire arracher une dent par un habile dentiste, lui demanda combien il lui devait. Mon prix ordinaire est une piastre, répondit le dentiste, et je n'en ai pas d'autre. — Par Saint Patrick, repartit l'irlandais, c'est beaucoup trop cher. L'année dernière, Johnny O'Toole m'en a arraché une; il a mis deux heures, il m'a traîné par terre deux fois autour de la chaire, il m'a tiré la moitié de la mâchoire avec ma dent, et cependant il ne m'a demandé que trente sols et vous qui n'avez mis que trois minutes, vous me demandez une piastre! C'est trop cher, rendez moi ma dent, je vais aller marchander ailleurs.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
Chez les Externes, M. P. DROLET.
Au Séminaire St. Hyacinthe, M. J. R. Ouillet.
Au collège de l'Assomption, M. L. A. Jetté.
J.-BTE. BLOUIN., Gérant.